

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 50

Artikel: La mère
Autor: Ramuz, C.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENTS NOUVEAUX

Les nouveaux abonnés pour 1907 recevront gratuitement les numéros de décembre 1906.

Le village le plus civilisé du monde.

Il y avait plus de trente ans que M. Frintzi, instituteur. émérite, n'avait revu Villars-Greubon, le village où il débuta dans la carrière pédagogique. L'envie le prit, un beau dimanche, de savoir ce qu'étaient devenus ses premiers écoliers. Ceux-ci, la vérité nous oblige à le dire, ne le reconnurent pas tout de suite. Cependant, à l'ouïe de son nom, ils l'invitèrent gentiment au banquet de « l'Abbaye des Chasseurs de droite et de gauche », qui célébrait sa fête annuelle ce jour-là. Sous les bâches de la cantine, M. Frintzi retrouva des vieux qui, eux, n'avaient pas perdu le souvenir de l'ancien régent; le vin d'honneur pétilla dans une grande coupe d'argent, dans le modeste cristal des verres de pinte et finalement aussi dans le cerveau des convives, si bien que, le major de table ayant annoncé l'ouverture de la « partie oratoire », M. Frintzi voulut y aller aussi de son petit discours.

Après le toast à la patrie, suivi du Cantique suisse, après les toasts aux autorités, à la concorde entre chasseurs de gauche et de droite, après le toast du nouveau régent au « sexe aimable entre tous », M. Frintzi parla en ces termes :

« Chers concitoyens de Villars-Greubon,

» Les Peaux-Rouges arrachés aux pampas où, tout jeunes, ils chassaient le bison farouche, les Cafres ou les Buschmen transplantés des rives du Limpopo sur celles du Niger, n'éprouvent pas à revoir le sol natal une joie plus grande que celle qui rayonne dans mon âme en ce jour béni où il m'est donné de vider le verre de l'amitié avec mes élèves de la première heure, à deux pas de l'humble école où j'eus le privilège d'inculquer les rudiments des lettres, des sciences et des arts à toute une génération de Greubonois ».

Comme, après cette longue phrase, l'orateur s'interrompait un instant pour reprendre son souffle, on crut qu'il demeurerait court et l'un des auditeurs lui cria : « Buvez donc un coup, père Frintzi, ça sortira mieux ! » Mais, feignant de n'avoir pas entendu, le vieux magister reprit : « Ma joie se double, chers concitoyens, à la vue du collège flamboyant neuf qui dresse sa façade monumentale en face de l'ancien, à la vue des progrès immenses que vous avez accomplis dans tous les domaines. Les habitants de Villars-Greubon, je n'hésite pas à le dire, et c'est sur cette parole issue du plus profond de mon cœur que je terminerai, les habitants de Villars-Greubon sont maintenant les plus civilisés du monde, après... après... »

— Bien parlé ! père Frintzi, à la vôtre ! interrompit le même personnage qui lui avait con-

seillé de s'humecter la gorge au milieu de son discours.

Piqué par cette nouvelle apostrophe, M. Frintzi, qui tenait à ne pas descendre de la tribune sans avoir achevé, lança ces mots d'un ton furieux : « Oui, chers concitoyens, les villageois de Villars-Greubon sont aujourd'hui les plus civilisés du monde... après les sauvages ! »

On n'en acclama pas moins frénétiquement M. Frintzi, et le major de table fit entonner en son honneur le « Qu'il vive, qu'il vive et soit heureux ! »

V. F.

Juste Olivier, par Philippe Godet.

Aujourd'hui, à 5 heures, à l'Aula du palais de Rumine, M. Philippe Godet nous parlera de Juste Olivier. Il nous dira ce qui fait d'Olivier notre poète « national » ; par de nombreuses citations, il nous montrera qu'Olivier, plus qu'aucun autre, a été l'interprète de ce qu'il y a de meilleur en ce « génie » caché dans tous ces lieux qu'il aimait et qui sont notre petite patrie romande.

M. Philippe Godet, qui connaît à fond l'œuvre de notre poète, a, privilège précieux, connu l'homme aussi. Combien en peuvent dire autant ? Pour l'homme, cela s'explique : il y a longtemps déjà qu'il nous a quittés à jamais ; à l'égard de l'œuvre, notre ignorance est impardonnable et n'a d'autre excuse — si c'en est une — que notre incorrigible indolence vaudoise.

Qui donc, mieux que M. Godet, qui a pour Olivier un véritable amour, pourrait nous révéler toutes les richesses de cette œuvre, expression fidèle des richesses d'une âme haute et fière, d'une belle intelligence et d'un grand et noble cœur ?

C'est donc ce soir, à 5 heures. Cette conférence est faite au profit du fonds du monument Juste Olivier.

La mère.

CHACQUE année, à la librairie Payot et Cie, paraît un petit livre, très simple d'aspect, mais auquel les connaisseurs vont tout droit, c'est le *Foyer romand*. Dans notre pays, il est bien peu de bibliothèques privées et publiques où l'on ne voie, alignés à la bonne place, les vingt-un volumes déjà parus de cette publication ; et c'est très rare qu'il n'y ait pas, dans les rangs, une ou deux places vides, dénonçant la fidélité des lecteurs. On y vient et on y revient souvent au petit volume.

A ce « foyer », où préside M. Philippe Godet, se donnent rendez-vous, à chaque fin d'année, nos meilleurs littérateurs romands, vieux et jeunes ; et quand il n'y a pas place pour tous, on s'arrange à l'amiable ; on cède son droit à un autre, à charge de revanche. Ainsi, chacun a son tour et le lecteur n'y perd jamais rien, au contraire.

Cette année, les collaborateurs du *Foyer* sont : Philippe Godet, André Gladès, C.-F. Ramuz, Frank Grandjean, Philippe Monnier, Jean Violette, Benjamin Vallotton, Ami Chantre, Berthe Vadier, Henry Spiess, Gaspard Vallette, Berthe Kollbrunner-Leemann, Benjamin Grivel, Henri Odier.

Mais, une idée ; si vous y goûtiez ? Un tout petit peu, comme on dit chez nous ; une page, prise au hasard. Elle est extraite de la nouvelle très dramatique de C.-F. Ramuz — un jeune, déjà bien connu — nouvelle qui a pour titre « Deux coups de fusil » et pour théâtre, nos montagnes.

... David Chabloz était rentré ; on servit la soupe ; il la mangea avec sa mère ; et il se coucha tout de suite après.

Mais, avant minuit, il était debout. Comme il se levait, voilà que le lit craqua et il resta assis au bord de la paillasse, laissant pendre ses jambes. Dans les chalets qui sont bâtis en bois et où les chambres ne sont séparées que par des parois très minces, les moindres bruits peuvent s'entendre : l'horloge qui bat, un soupir, une toux ; mais souvent, pendant la nuit, il se fait de ces craquements, c'est les planches qui travaillent, on n'y prend bientôt plus garde.

David écoutait, personne ne remua et il se leva tout à fait. Ses habits étaient posés sur une chaise, il fut vite habillé. Tenant ses souliers à la main, sur la pointe des pieds, il traversa la chambre, ouvrit doucement la porte et se trouva dans la cuisine.

Il était dans la cuisine et il ferma la porte. Elle ne grinça même pas, parce qu'elle était huilée. « Ça va bien, pensa-t-il, le plus dangereux est fait. » Il alla vers l'armoire, il coupa le pain, tailla dans le fromage, mit les morceaux dans le bissac.

Près de la fenêtre, le fusil était accroché à un clou. C'était un vetterli comme ceux qu'avaient les soldats chez nous, il n'y a pas bien longtemps. L'Etat, à présent, les vend bon marché aux chasseurs, n'en ayant plus l'emploi, car l'infanterie est armée à neuf. David décrocha le fusil et il le posa sur la table.

Il ne restait que les cartouches, mais elles étaient au bas de l'armoire. Dans le tiroir étaient encore les chiffons, la boîte à graisse, le tournevis, toutes les choses qui sont utiles au nettoyage. Et, comme David s'était baissé pour choisir là-dedans, la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau.

Elle ne s'ouvrit qu'à moitié et lui n'y fit pas tout de suite attention. Puis une tête passa par l'ouverture. Et il sentit que quelqu'un était là.

Il se retourna et il vit sa mère. Elle avait entendu bouger dans la maison, elle était venue voir. Elle avait les cheveux encore beaux noirs et les portait bien peignés et bien lisses sur les tempes. Elle était habillée comme on est au lit, c'est-à-dire rien qu'avec sa chemise et un bonnet de nuit, ayant seulement mis sa jupe ; et, apercevant là son fils, fut surprise et elle eut peur.

— Qu'est-ce tu veux ? dit-il.

— Et toi, dit-elle, qu'est-ce que tu fais ?

Il chercha un prétexte ou une excuse et répondit :

— Il faut que je monte au fenil.

— Au milieu de la nuit ? dit-elle.

Il avait pris les cartouches, poussé le tiroir, s'était redressé, et ils parlaient encore tranquillement tous les deux.

— J'ai à faire demain, dit-il, je veux être rentré de bonne heure.

Pendant ce temps, elle s'était avancée ; elle aperçut le fusil, alors elle comprit tout. Elle tendit la main vers lui :

— Et puis ça, dit-elle, est-ce aussi pour monter au fenil ?

— C'est pour si je trouve là-haut un peu à braconner.

Elle l'appela :

— David, dit-elle. Ecoute, David, dit-elle, tu vas venir te recoucher.

— Jamais de la vie.

— Ecoute, tu ne vas pas faire ce que tu veux faire, tu m'entends bien.

Elle reprit :

— Je te défends.

Il répondit :

— Laisse-moi tranquille.

Alors elle se mit à parler plus fort et lui parlait plus fort aussi.

— Ecoute, dit-elle, qui est-ce qui t'a soigné quand tu étais malade, qui est-ce qui t'a veillé ? hein ? Est-ce les autres ou est-ce moi ? Est-ce pour que tu me répondes ainsi ? Où est-elle ta mère ? dis.

Il dit de nouveau :

— Laisse-moi tranquille.

Soudain il vit qu'elle pleurait. Elle pleurait en reniflant, comme font les petites filles, ayant perdu sa force et le courage de résister. Et lui, la voyant pleurer, fut attendri de son côté. Parce qu'il était aimé et la douleur qu'on fait aux autres est plus dure à supporter que la douleur qu'on a en soi.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit-il.

Et il voulait dire par là : « Je ne peux pas faire autrement. »

— Allons, viens, reprit-elle.

Elle s'essuyait les yeux, sa poitrine était soulevée et elle avait pris une voix bien douce. Déjà il cédait, il fit un pas vers elle ; mais non : « Je ne peux pas ; » il s'était arrêté. Puis il s'approcha de la table, empoigna son fusil et mit son chapeau sur sa tête. Après il était prêt et marcha vers la porte.

Seulement il trouva sa mère devant.

— Tu ne sortiras pas, dit-elle.

— Laisse-moi passer.

— Non.

Et il vit que pour sortir il serait obligé d'employer la force. Alors d'un côté aussi il vit la résolution qu'il avait dans son cœur ; de l'autre, il vit l'amour qu'on doit et l'obéissance ; et vit enfin qu'il lui faudrait choisir entre les deux, sa volonté ou l'amour, l'un ou l'autre. Et il hésita encore une fois. Et puis, tout à coup, il fut décidé.

— Ecoute, dit-il de nouveau, laisse-moi passer, je sais bien ce que j'ai à faire.

— Je suis là, dit-elle, tu sais.

Il voulut l'écartier doucement, mais elle se raidit. Il la prit par le bras, elle se tenait accrochée avec la main à la poignée de la porte.

— Allons... dit-il.

Un homme est toujours plus fort qu'une femme : il la poussait de l'épaule, il poussa plus fort, peu à peu elle cédait ; il appuya sur le loquet ; il donna un grand coup et puis il put sortir.

Mais elle s'était dressée derrière lui, pleine d'une grande colère.

— Va, lui cria-t-elle, va puisque tu veux. Qui es-tu à présent ? es-tu encore mon fils ? non, tu n'es plus mon fils.

Et comme il s'éloignait, il entendit la porte retomber et la clé tourner dans la serrure.

C.-F. RAMUZ.

Un moment !...

VOICI, nous écrit un de nos abonnés, un fait absolument authentique. On vient de me le conter et le héros de l'aventure — son nom commence par un B^{...} — habitait un charmant village entre Lausanne et Villeneuve.

Le fait n'est pas d'aujourd'hui. Il date de 1871 et s'est passé à Paris, sous la Commune.

B^{...} fut, un jour, saisi par les troupes françaises, avec un groupe de communards, et conduit

dans un enclos où on les fit aligner contre un mur. On allait les fusiller.

Lorsque B^{...} vit de quoi il retournait et que le peloton commandé pour les fusiller allait tirer — un silence profond régnait dans le funèbre enclos, — il cria avec son bon accent du crû :

— Eh ! là..., dites donc, faites pas les fous ! je suis Vaudois, moi !

On le fit sortir des rangs. Il fut sauvé.

Onna dzerrotirè.

D'IS-VAI, Abram, t'è que te vas soveint pè Lozena, est-te verè que l'ai a adè dè cliào salutistres pè la capitàla !

— Aloo ! Phelippe, binsu que y'ein a adè ! L'ont quasu totès t'è senannès d'ài réuniions la né pè l'Hallè iò ne font qu'è bràmà et tsantà, avouè n'espèce de musiqua po l'è z'accompagni ; d'ài iadzo font on boucan d'einfai que cein gràvè ài vezins d'è dremi !

— Te possibillio ! Per bounheu qu'on ein a min per ice ! Et ne faut pas que chà vignent, kà, n'areint bintout saillà la pompe à fu po l'è fèrè débagadzi ! Adon, coumeint sont-te cliào salutistres, kà, n'ein è onco papi vu ion ; mà y'è oïu derè à la fordze que l'aviont n'a carletta totcoumeint clià d'ài Bourbaki et n'a tsemise rodze avouè d'ài grantès S. S. pè su l'è z'haillons et que l'è fennès étiont assebin revouès dinsè ; est-te verè cein ?

— Oï ! mà l'è fennès n'ont min d'è carlettès ; l'ont n'espèce d'è tsapè que guegnè ein amont et on casaquin bliu avouè d'ài S S assebin pè lo collet et cliào que sont gradàvès ont, coumeint l'è z'hommo, d'ài z'ètailès et d'ài galons pè su l'è mandzès, mà n'ant min d'èpolettès, ni sabro et ni gibernès. Pu l'ont trè ti on verset d'è la Bibllia marquà su l'è z'haillons : l'è z'ons ont su lo dévant d'è l'è tsemise : sang et feu ; d'ài z'autro ; Je combats pour Christ ; d'ài troisièm : Gloire à Dieu, et mettont d'è cliào versets on pou pertot, mimameint su l'è dzerrotirès !

— Mà, mà ! est-te bin verè ? Cliào dzeins sont fous !

— Fià-tè qu'è lo valet ào conseiller, que recordè pè Lozena, passàvè l'autro dzo su lo Grand-Pont et y'avà justameint drài dévant li iena d'è cliào salutistres qu'allavè assebin d'ài côté d'è Tsaudéron ein coudieint veindrè d'ài papai. Ora, ne sè pas se clià pernetta s'étai lè-và à la couàitè, mà tantia que iena d'è sè dzerrotirès s'è déliettè et tsezè perque bas sein que la donzalla s'ein fut p'è apèçu. L'étai iena d'è cliào ballès dzerrotirès brodaïès avouè d'ài galès ribans rodze.

Lo valet ào conseiller, qu'avà cein vu, la ramàssa, la vouàitè et va la rebailli à la salutistres, que l'a bin remachè.

— Ora, sà-tou cein qu'è cliào d'ài z'haillons avà mel su sa dzerrotirè ?

— Ma fà na, que v'ò-tou que t'è diessè !

— Eh bin y'avà marquà : « Pensez aux choses qui sont en haut. »

— Ah ! ah ! ah ! te bombardai la quinna !... à revàirè !

— A revàirè, Phelippe !

T.

La prière du bailli.

Le registre des mandats du bailliage de Nyon, de 1761, porte à la première page la note suivante écrite en entier et signée de la main du bailli :

« Le seigneur me préserve, ici, à Nyon,

» De tuteur,

» De tutelle,

» D'inventaire,

» De secrétaire et

» De codicille.

» Ainsi soit-il !

» R. WOURSTEMBERGER. »

Avec l'âge. — Un jeune Allemand travaillant à Vevey demande à son camarade, un vieux Fribourgeois, la différence qu'il y a entre un porc et un cochon. Le Fribourgeois lui répond que jusqu'à six mois, c'est un porc et depuis six mois un cochon.

Convocation. — On lisait l'autre jour sur un carré de papier affiché à la porte de la fromagerie de ..., à la Côte.

« Ce soir, il y aura une assemblée à 7 heures, seule qui ne seront pas la trouveront la porte fermée. »

Primes du « Conteur ».

Nous offrons, en prime, à nos abonnés, les ouvrages suivants :

Causeries du Conteur vaudois, 1^{re} série (2^e édition), illustrée, au lieu de fr. 1.50 1 —

L. MONNET. *Au bon vieux temps des diligences*, au lieu de fr. 1.— — 50

Foyer romand (années 1887 à 1903), au lieu de fr. 3.50 1 —

CÉRÉSOLE. *Scènes vaudoises*, au lieu de fr. 3 1 —

— *A la veillée*, au lieu de fr. 3.— 1 —

— *En cassant les noix*, au lieu de fr. 3.50 1 50

— *Voix et souvenirs*, au lieu de fr. 3.50 1 —

CORNUT. *Regards vers la montagne*, au lieu de fr. 3.50 1 —

FAVRAT. *Mélanges vaudois*, au lieu de fr. 3.50 1 —

RENARD. *Autour des Alpes*, au lieu de fr. 3.50 1 —

WARNÉRY. *Etang aux fêtes*, au lieu de fr. 3.50 1 —

WILKIN'S. *Au village*, nouvelles américaines, au lieu de fr. 3.— 1 —

A chacun de ces ouvrages sera joint, à titre gracieux, un exemplaire de *La Vilhe melice daò canton de Vaud*, poème patois de C.-C. Denéréaz.

Sous les armes.

Pour le coup de feu. — Lors d'un des derniers cours militaires à ..., le chef de cuisine s'était attardé avec des amis et rentrait sur le matin, quelque peu « éméché ».

— Halte ! qui vive ! cria la sentinelle.

Le cuisinier se redresse subitement, s'efforce de faire le crâne, porte la main à son képi et d'une voix hésitante — il était de plus affligé de bégaïement :

— Pré...é...sent !... Sol...dat rentrant pou... pou...our faire le cho. .coco...lat.

✱

Cri du cœur. — A l'école d'aspirants sous-officiers ; salle de théorie.

Le colonel : — Pouvez-vous me dire quel est le principal devoir d'un sous-officier, après le combat ?

L'aspirant (sans hésitation) : — Ramasser les douilles, mon colonel.

Entre la poire et le fromage.

UN de nos abonnés veut bien nous adresser copie des deux amusantes lettres ci-dessous, qu'il a trouvées, dit-il, dans un vieux livre. Elles sont déjà plus ou moins connues, ces deux lettres, mais, en les reproduisant, nous pensons faire plaisir à plusieurs de nos lecteurs. Peut-être auront-elles l'heur d'apporter une petite part de gaieté aux traditionnelles réunions de famille auxquelles vont donner lieu les fêtes de fin d'année.

Lettre d'un soldat valaisan à ses parents après la bataille de Rosbach.

La présente est pour vous faire à savoir que je suis toujours en vie : ce que toutefois je ne pourrais dire en toute vérité, si j'étais mort.

Il est vrai que nous avons été presque tous tués dans notre compagnie, mais notre premier sergent, qui a fait la liste de ceux qui sont restés en vie, me l'a montrée, et j'ai été bien aise de m'y trouver par mon nom. J'espère qu'il en sera ainsi de vous mon père et ma mère ; c'est pourquoi je vous envoie cette liste signée de la main de mon sergent ; afin que vous n'en dou-